

ut habent Hebræi, Septuaginta et Syrus. Salomon autem hic est Christus. Videtur Salomon canticum tanto amorem ardore ceptum, frigidè pacis fine concludere; sed Hebræi per pacem omnem salutem, omne deum, omnem voluptatem, omne gaudium, omneque bonum significant: vinum enim è vite vineæ expressum, hanc pacem afferens, hominem vivificat, lætificat et voluptate sua inebriat. *Vinum enim lætificat Deum et homines, Judic. 9, 13.*

Ecclesia resumens vocem Synagoga, quæ dixit: *Ex quo fui coram eo quasi pacem reperiens, eam confirmans, respondet dicitque: Verè id dixisti, ô soror mea Synagoga, quia sicut Salomon rex pacificus habuit vineam insignem in Baalthamon, id est, in urbe ita dictâ à populi frequentia, insuper habuit vineam mysticam, puta Synagogam, quarum utraque dedit fructus egregios, qui mille argenteis, id est, maximo pretio æstimabantur; sic pariter verus Salomon, id est, Christus rex pacificus, faciet te vineam suam in fine mundi, quæ abundet et numero et virtute fideiolum Judæorum, idèque fructus mille argenteis, id est, maximi esse pretii censebitur.*

Pari modo vinea coram me est, id est, ego Ecclesiam similem tui, ô Synagoga, habeo vineam, quæ mihi semper præ oculis, et summæ curæ est; vinea tua est Judæa, mea vinea est totus orbis, puta omnes gentes, quas in fide et pietate christianâ per meos prælatos et pastores sedulo excolo, idèque pari modo ex illâ mille argenteos, id est, maximum fructum et premium colligo, illumque Christo meo offero: *mille ergo tui pacifici, Hebr. mille tui, ô Salomon, id est, hos mille argenteos tibi, ô Christe, rex pacificus, offero tanquam tibi debitos, utpote ex tuâ gratiâ partos et productos; et ducenti his, qui custodiunt fructus ejus; q. d.: Prælati, qui hanc vineam coluerunt, debent et dabitur duplex premium, scilicet gloria animæ et*

corporis, ob decem præceptorum Decalogi observationem in corde et opere, tam in se quam in suis subditis centies duplicatam, id est, omni modo absolutam et perfectam. Centum enim duplicata faciunt ducenta.

VOX SPONSI.

VERS. 15. — *QUE HABITAS IN HORTIS, AMICI AUSCULTANT, FAC ME AUDIRE VOCEM TUAM. Bucolicè, Christus sponsus hic inducitur quasi pastor, cujus sponsa castitatis et meditationis studiosa, velut nympa ruralis habitat in hortis et vineis, easque excolit. Sensus est, q. d. Christus: Audivi, ô Ecclesia mea sponsa, tuâ in cœlum anhelantis suspiria, sed tecta et obscura; quare velim ut ea clarè enunties. Amici enim mei et tui, id est, angeli avidè ea audire desiderant: faciam ergo te votorum compotem: postula, et imperabis; loquere, et exaudieris; suspira in cœlum, et eò te ducam: jam enim imminet finis mundi, et dies judicii ac beatæ resurrectionis.*

VOX SPONSAE.

VERS. 14. — *FUGE, DILECTE MI, ET ASSIMILARE CAPREÆ HINNULOQUE CERVORUM SUPER MONTES AROMATUM, qui, cap. 2, vers. ult., vocantur montes Bether vel Bethel, id est, domus Dei, puta cœli; q. d.: Fuge, id est, celerimè instar fugientium caprearum et hinnulorum ex terrâ hâc putidâ et fetidâ, ô Christe, te proripe in suaveolentes montes aromatum, id est, in cœlum, ac me, quasso, tecum rape, ut tibi invicem fruamur in beatâ æternitate, sicut capræ et hinnuli, dum fugiunt venatores, secum rapiunt suos catulos, nec sine iis fugam capessunt in montes aromatum, quales sunt in Judæâ, Libano, Syriâ et Oriente. Unde et fuge sumi potest pro fugere me fac, per Hebraïsmum, quo cal ponitur pro hiphil.*

Analyse

DU CANTIQUE DES CANTIQUES

SELON LE SENS SPIRITUEL,

Extrait de la Bible de VENICE.

Le Canticum des Cantiques est une allégorie continuée du mariage de Jésus-Christ avec l'Eglise. Les Hebreux étaient accoutumés à ces figures. On en trouve dans l'Écriture qui ont toute l'apparence d'histoire. Les Pères, dans tous les siècles, ont regardé le Canticum des Cantiques comme l'épithalame du mariage mystique de Jésus-Christ avec son Église. C'est là une tradition constante et suivie, depuis le

commencement de l'Église jusqu'à aujourd'hui. Ceux qui se plaignent qu'on ne leur donne sur ce livre que des allégories, n'ont pas raison de se plaindre. Ce qu'ils appellent sens allégorique et mystique, est le sens propre de ce livre. Si on ne l'entend que charnellement et grossièrement, on ne l'entend point du tout. Nous ne prétendons point canoniser toutes les imaginations des commentateurs et des mystiques.

S'il se trouve dans leurs ouvrages des pensées basses, triviales, pueriles, impertinentes, on n'en doit rien imputer à l'ouvrage qui est sacré et divin. Mais l'idée du Canticum, comme représentant le mariage de Jésus-Christ avec son Église, est noble, sublime, et fondée sur toute l'Écriture de l'Ancien et du nouveau Testament, et sur le consentement et l'usage unanime de la Synagoge et de l'Église.

Cette vue générale de l'union de Jésus-Christ avec son Église, n'exclut point une autre vue plus particulière, qui est l'union de chaque âme avec ce divin époux. Mais l'abbé de Vence qui reconnaît ce double sens, s'est particulièrement attaché au premier dans l'analyse qu'il a donnée de ce livre, et que nous insérons ici. Il partage le Canticum en sept jours, selon le plan de Bossuet.

I^r Jour. L'époux, qui est l'Église, témoigne un grand désir de s'unir à Jésus-Christ pour en être instruite; c'est en lui qu'elle trouve toutes ses délices; elle se sent comblée de ses faveurs; elle s'en reconnoît indigne, et elle fait un humble aveu de ses imperfections; elle lui demande où elle pourra le trouver pour se reposer en lui seul (chap. 1, vers. 4-6).

L'époux, Jésus-Christ, instruit l'Église en lui disant qu'il faut qu'elle se connaisse elle-même pour bien connaître son époux, et c'est aussi une instruction que l'on doit donner à une âme qui veut s'unir à son Dieu; il faut qu'elle écoute l'époux qui lui dit que, s'attachant à lui, elle aura toute la beauté qui lui est nécessaire pour lui plaire, et que par de nouveaux liens, on fera qu'elle soit inviolablement attachée à Jésus-Christ. Pour lors le parfum de son nard, qui marque ses vœux et ses prières, sera comme une agréable odeur qui fait plaisir à l'époux auquel l'épouse vient s'unir et s'attacher. Il reconnoît la beauté qu'il a lui-même donnée à l'Église; et cette épouse est dans l'admiration, considérant les excellentes qualités qui rendent son époux infiniment aimable (vers. 7 et suiv.).

L'époux, on Jésus-Christ, fait connaître sa pureté, en disant qu'elle est comparable à une fleur la plus délicieuse de la campagne, et au lis le plus agréable des vallées; et ensuite il déclare quelle est la chasteté de son épouse en la comparant à la fleur d'un lis qui croît dans les épines, c'est-à-dire, parmi les désordres du siècle corrompu (chap. 2, vers. 1 et 2).

II^e Jour. L'époux s'entretient avec les filles de Jérusalem, c'est-à-dire, avec les âmes fidèles, mais qui ne sont pas encore parfaites; elle loue la beauté de son époux; elle leur fait connaître les faveurs qu'elle en a reçues, en ce qu'il a réglé et fixé son amour pour lui; elle fait connaître quels sont les transports de cet amour; elle sent combien elle a besoin du secours de Jésus-Christ, afin qu'il la soutienne dans les peines et les persécutions par sa main gauche, et qu'elle reçoive de sa main droite les faveurs et les consolations (vers. 3-6).

L'époux paraît aussi parmi les filles de Jérusalem pour leur dire de ne point troubler le repos de son épouse; Jésus-Christ empêche que rien ne trouble la joie et le repos dont une âme fidèle jouit en lui. L'épouse reconnoît aussitôt la voix de son époux; l'âme chaste et fidèle sent les attrails de sa grâce; elle se réjouit de ce qu'elle a fait fondre la glace des cœurs endurcis; elle admire les fruits qu'elle a produits sur la terre. L'époux souhaite entendre la voix de l'Église, qui lui rend grâces de tant de merveilles; et afin que les ennemis des vertus et des avantages de l'Église ne viennent point ravager ces fruits de bénédiction, l'époux, Jésus-Christ, ordonne à ses ministres et aux pasteurs de son Église de prendre les renards qui détruisent les vignes. L'épouse, après cela, déclare qu'elle est entièrement dévouée à son époux, qui s'est donné à elle par son incarnation. Une âme désire quelquefois que les faveurs dont elle est comblée par Jésus-Christ ne soient point connues par ceux qui ont de la haine ou de l'envie contre elle, et il semble qu'elle lui dise de se retirer (vers. 7 et suivants).

III^e Jour. L'épouse, s'entretenant avec les filles de Jérusalem, leur fait connaître combien est grande son inquiétude, lorsqu'elle a quelque sujet de craindre d'avoir perdu son divin époux; elle se lève, et se donne tous les mouvements nécessaires pour le trouver, elle s'adresse aux officiers qui sont chargés du soin de garder la ville, c'est-à-dire, aux pasteurs de l'Église; mais il faut qu'elle s'élève au-dessus d'eux; elle ne trouve son bien-aimé qu'après les avoir passés; et, après l'avoir trouvé, elle fait tous ses efforts pour ne le plus perdre; c'est en lui qu'elle trouve son repos; et l'époux ne veut pas que personne la trouble dans cet état de tranquillité (c. 3, v. 1, 5).

Sur la fin de cette journée, les filles de Jérusalem assemblées, et admirant l'état sublime où l'Église, épouse de Jésus-Christ, était élevée, s'écrient: Qui est celle qui s'élève du désert des nations autrefois abandonnées? Elle est semblable à une fumée qui monte, et à une vapeur qui s'exhale des aromates de myrrhe et d'encens, par le mérite de la mortification et de la prière, accompagnées de l'exercice de toutes les vertus marquées par les différentes sortes de poudres de senteur. Ces âmes pures, compagnes de l'épouse, montrent ensuite le lit où se repose l'époux; il est environné de soixante braves, qui sont la figure des saints qui combattent pour Jésus-Christ; ils ont des épées dans la main droite, et en portent encore une autre à leur haidrier, parce qu'ils sont infatigables dans le combat; et le véritable roi pacifique, environné de ces vaillants combattants, est dans une litière ou une voiture dont les colonnes sont d'argent, qui nous marquent l'éloquence des prédicateurs; le dossier est d'or, ce qui signifie la charité dont les pasteurs de l'Église doivent être animés; le siège est de pourpre teinte du sang des martyrs, et tout le milieu est orné de tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus capable d'orner les âmes qui sont à Dieu;

et tout cela en faveur des filles de Jérusalem, qui se disent les unes aux autres : Sortez dehors, filles de Jérusalem; venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné; venez considérer Jésus-Christ, ce Dieu fait homme, qui est couronné de l'humanité dont s'est revêtu le jour qu'il a fait des noces admirables et une alliance ineffable avec nous (v. 6 et suivants).

IV^e Jour. L'époux, s'entretenant avec l'épouse, ne peut s'empêcher d'admirer sa beauté, qui consiste dans les ornements des vertus, et particulièrement dans l'humilité et la modestie, avec la douceur des agneaux, et la pureté marquée par la blancheur de ces brebis qui sortent du lavoir; cette beauté de l'Église est décrite par des comparaisons vives, et qui sont propres à donner l'idée de la charité dont l'Église est animée, et qui doit être continuellement dans le cœur et sur les lèvres des prédicateurs. Cette chaste épouse est comparée à la tour de David, d'où pendent mille boucliers, c'est-à-dire, les témoignages de l'Écriture avec lesquels les saints docteurs repoussent les traits des hérétiques et des autres ennemis de l'Église, les puisant dans les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, source féconde, d'où coule le lait de la saine doctrine. C'est aussi de là que sort une lumière vive qui sert à nous conduire, jusqu'à ce que le grand jour commence à paraître, et que les ombres qui nous environnent dans ce monde se retirent. Mais il faut auparavant que notre divin époux aille sur la montagne de myrrhe, où il boira le calice de sa Passion, et où il offrira l'encens de sa prière pour la réconciliation du genre humain. C'est sur cette colline qu'il invitera l'épouse à le venir trouver, en passant sur le Liban ou la montagne de l'encens, qui marque la prière; elle sera couronnée après avoir surmonté les montagnes d'Amata, de Sannir et d'Hermon, après avoir vaincu toutes les difficultés qui se rencontreront dans la prédication de l'Évangile, dans les différentes provinces où les peuples étaient auparavant semblables aux lions et aux léopards par la férocité de leurs mœurs. Leur conversion servira beaucoup à relever la beauté de l'épouse; ce sera une marque de sa fécondité; et l'agréable odeur de ses vêtements se répandra partout. Semblable à un jardin fermé, elle sera remplie de toutes sortes de fruits et de bonnes œuvres, et les ruisseaux de la grâce y répandront les eaux vivantes qui rejalliront jusqu'à la vie éternelle; les souffles de l'Esprit divin se répandront sur ce jardin mystique pour le rendre toujours plus fertile et plus odoriférant (chap. 4, v. 1 et suivants).

V^e Jour. L'époux bien-aimé, attiré par la beauté de ce jardin, y est venu pour y recueillir la myrrhe, symbole de la mortification, et pour y recevoir l'odeur du parfum des bonnes œuvres; et il a invité ses amis, les pasteurs de l'Église, à venir prendre part aux délices que l'on goûte dans ce jardin, dans l'unité de la soumission (chap. 5, v. 1).

L'épouse, pendant l'absence de son bien-aimé, sem-

ble prendre un peu de repos; mais le désir qu'elle a de trouver son époux, qui ne lui fait pas sentir sa présence, tient toujours son cœur attentif; il veille toujours. Son bien-aimé, Jésus-Christ, frappe et demande qu'on lui ouvre la porte du cœur. L'épouse sent sa présence; elle se lève enfin après quelques délais; elle ouvre son cœur à l'attrait de la grâce pour recevoir son bien-aimé; mais il se cache, et elle ne le trouve point; elle l'appelle, et il semble qu'il ne veuille point répondre (v. 2-6).

L'Église, en cherchant Jésus-Christ et en s'attachant à lui, souffre des persécutions; et cela arrive aussi aux âmes fidèles qui aiment leur divin époux. Si on leur demande quel est cet époux auquel elles sont si inviolablement attachées, elles répondent qu'il est tout-à-fait admirable par sa beauté, par ses perfections infinies, par sa pureté, son zèle et sa charité; elles relèvent par de magnifiques éloges l'étendue infinie de ses lumières, sa sagesse, sa puissance, sa grandeur, sa force et sa douceur; et les filles de Jérusalem, charmées d'un portrait si aimable, s'offrent d'accompagner l'épouse pour aller chercher Jésus-Christ avec elle (v. 7 et suivants).

L'épouse reconnaît enfin, après avoir cherché son époux, qu'il est descendu dans le jardin délicieux; et elle s'abandonne à lui, et ne veut rien posséder autre chose. L'époux se donne aussi entièrement à l'épouse; Jésus-Christ admire les différentes beautés qu'il a mises lui-même dans l'Église; il la regarde comme son épouse la plus chérie parmi toutes les autres; de son côté, elle s'occupe à l'exercice de toutes les vertus, afin d'avoir le bonheur de plaire de plus en plus à son divin époux; l'ennemi du genre humain la trouble quelquefois dans ce saint exercice; mais les saints pasteurs la rassurent et la consolent (chap. 6, v. 1 et suivants).

VI^e Jour. L'époux s'adressant à ses amis, Jésus-Christ aux pasteurs de son Église, les avertit qu'il y aura des imperfections, et que, l'Église étant comparée à un camp où il y a toutes sortes de soldats, on verra aussi dans l'Église des hommes imparfaits, qui seront peut-être un sujet de scandale; que cela n'empêchera pas que cette épouse ne soit toujours la véritable fille du prince, et que sa beauté ne fasse l'objet de la complaisance de son époux. Ce sera à la porte du palais de cette chaste épouse que se fera le grand concours des peuples, qui feront leurs efforts pour y entrer; toutes les nations y viendront en foule. L'époux se sert de différentes comparaisons pour relever la beauté de l'Église, et il lui parle ainsi : Que vous êtes belle et pleine de grâces, vous, qui êtes ma très-chère et les délices de mon cœur! Il prédit en même temps les victoires qu'elle remportera sur tous ses ennemis, en disant que sa taille est semblable à un palmier (chap. 7, v. 7).

VII^e Jour. L'épouse, connaissant l'amour que son bien-aimé a pour elle, se donne entièrement à lui; et, voulant le suivre partout, elle l'invite à aller demeurer dans les villages, afin de répandre en tout

lieu la connaissance du nom de Jésus-Christ. L'Église lui présente la douceur des fruits de la campagne et de la solitude, et la bonne odeur des bonnes œuvres; et elle est dans l'abondance de toutes sortes de fruits anciens et nouveaux, des mérites des saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament (v. 10 et suivants).

L'épouse continue à témoigner un grand empressement de s'unir à son bien-aimé. L'Église ne désire rien avec plus d'ardeur que d'être unie à Jésus-Christ; elle lui offre un vin mêlé de parfums, c'est-à-dire, le sang des martyrs avec la bonne odeur de la prédication évangélique répandue par les saints docteurs. Jésus-Christ veille sans cesse à la conservation du repos et de la paix de l'Église; les filles de Jérusalem admirent les douceurs et les consolations dont elle jouit, étant appuyée sur son bien-aimé, qui l'a retirée de l'état de corruption où elle avait été abandonnée sous le pommier. Il lui demande pour reconnaissance d'un si grand bienfait qu'elle ait pour lui un amour ardent qui soit fort comme la mort, et auquel rien ne puisse résister, que rien ne puisse éteindre, et qui soit un amour de préférence (chap. 8, v. 1-7).

L'Église reconnaît que sa fécondité vient de Jésus-Christ, qui est le véritable Salomon, le roi pacifique qui a planté une vigne dans laquelle se trouve une grande multitude de peuples fidèles; il l'a donnée à ses pasteurs pour la garder, et ils doivent faire fructifier le talent qu'il leur a confié. Il y a beaucoup de fidèles qui aiment et qui cherchent les fruits de cette vigne, mais il n'y en a que deux cents choisis parmi les autres pour la garder et conserver ses fruits en qualité de pasteurs. Ils sont tous attentifs à écouter la voix de cette unique épouse; c'est ce qui leur a été recommandé à tous par le bien-aimé; c'est Jésus-Christ qui l'a ainsi ordonné, et pendant sa vie mortelle, et après sa glorieuse résurrection, avant de se retirer dans le ciel, après avoir promis à ses apôtres d'être avec eux et leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. L'épouse l'invite à retourner à son Père; fuyez, mon bien-aimé; allez sur les montagnes de parfums et d'aromates; entrez en possession de la gloire qui vous est due en qualité de Fils de Dieu, et que vous avez encore mérité comme Sauveur des hommes par vos souffrances (v. 8 et suivants). — Telle est l'analyse donnée par l'aube de Venise.

Si le Cantique doit être ainsi partagé en sept jours, comme le pensent Bossuet et dom Calmet, ces sept jours, dans le sens allégorique, n'auraient-ils point rapport aux sept âges de l'Église, que M. de La Chétardie et quelques autres reconnaissent être distingués dans l'Apocalypse? Ou plutôt la division du Cantique ne devrait-elle point être réduite à six jours, qui peut-être répondraient aux six âges que M. de La Chétardie distingue dans l'Apocalypse, et qui partagent toute l'histoire de l'Église depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à son dernier avènement, lequel

sera l'époque du septième et dernier âge, qui est l'âge de l'éternité? Nous laisserons à quelque théologien savant et éclairé le soin d'examiner si cette vue pourrait contribuer à développer le sens profond de ce cantique sublime, et à découvrir plus de liaison et plus de suite dans les différentes parties qui le composent; car il faut avouer que c'est ce que laisse, ce semble, à désirer l'analyse que l'abbé de Venise nous en donne. D'ailleurs, dans cette analyse l'abbé de Venise passe souvent du sens allégorique au sens moral; et il semble qu'il faudrait distinguer davantage ces deux sens. On aimerait à voir une explication fondée sur une allégorie bien soutenue, qui pourrait elle-même fournir une grande abondance de réflexions pieuses et édifiantes.

Il y a ici des traits où le sens allégorique est si frappant et si naturel, que la plupart des interprètes l'ont aperçu et remarqué, quoiqu'ils ne se soient pas attachés à en rechercher la suite et la liaison. On vient de voir que ceux qui ont étudié le sens de ce divin livre ont cru y trouver une distinction de jours; et comme le premier et le dernier ont un rapport assez visible au premier et au dernier âge de l'Église sur le tout, il y a lieu de présumer que, pour découvrir dans l'interprétation de ce livre mystérieux une allégorie bien soutenue, il faudrait comparer le sens mystérieux de ce Cantique avec le sens mystérieux de l'Apocalypse, où se trouvent distingués, sous divers symboles, les six âges de l'Église sur la terre. Le Nouveau-Testament est certainement la clé de l'Ancien; la prophétie de l'Apocalypse est la clé de toutes les anciennes prophéties; et il est présumable qu'on trouverait un rapport assez marqué entre les six âges de l'Église distingués dans l'Apocalypse, et les différentes parties que l'on peut distinguer dans le Cantique, en sorte qu'on pourrait trouver un rapport assez sensible entre l'allégorie du Cantique et l'histoire même de l'Église. Nous ne ferons qu'exposer ici sommairement les principaux points qui semblent pouvoir fonder ce rapport.

PREMIER ÂGE DE L'ÉGLISE. *Osculetur me osculo oris sui*; c'est la première parole de ce cantique, où l'épouse est si occupée de son époux, que, sans le nommer, elle parle de lui en s'écriant : *Qu'il daigne me donner un baiser de sa bouche*. C'était là le désir de tous les justes de l'Ancien Testament avant que Jésus-Christ parût; ils sollicitaient que le Sauveur promis se manifestât; que le Fils de Dieu vint s'unir à nous. Mais depuis qu'il a quitté la terre par son ascension, son Église est devenue embrasée du même désir dans l'attente de son retour; elle souhaite qu'il revienne, selon sa promesse, pour nous unir éternellement à lui. *Votre nom est comme un parfum que l'on répand*. Ainsi, dès que Jésus-Christ est remonté dans les cieux, son nom est devenu sur la terre comme un parfum précieux dont l'odeur se répand de tous côtés, et porte partout la vie. *Je suis noire, mais je suis belle*.... je suis noire, parce que le soleil m'a brûlée par l'ardeur de ses rayons. L'Église était en quelque

aimé... Je lui ouvrirai... Mais il s'en était allé, et il avait passé... Je le cherchai, et je ne le trouvai point... Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, je vous conjure de lui dire que je languis d'amour pour lui... Où est donc allé votre bien-aimé, ô vous qui êtes la plus belle des femmes? De quel côté s'est donc retiré votre bien-aimé? Dites-le-nous, et nous irons le chercher avec vous. L'épouse se leva, lorsque l'Église s'assembla dans le concile de Trente, pour arrêter le progrès de cette pernicieuse rosée, de cette brume nocturne dont l'époux se plaignait. Elle ouvrit à son époux en rendant un hommage public et solennel à la vérité et aux saintes règles par ses décrets. Mais elle eut la douleur de voir que son époux s'était éloigné, et qu'il s'était caché. Les maux augmentèrent; l'épouse fut obligée de chercher son époux par l'instance de ses prières, et il continuait de se cacher en laissant croître les maux. Elle conjura les filles de Jérusalem, les âmes vraiment pieuses, de témoigner à son époux, par la ferveur de leurs prières, le désir ardent qu'elle avait de le trouver. Ces âmes fidèles ont pris part à la douleur de l'Église, et elles continuent de s'unir à elle pour chercher avec elle son époux, c'est-à-dire, pour obtenir enfin de lui de nouvelles marques de sa protection. Au milieu de ses maux, l'épouse de Jésus-Christ est toujours la plus belle des femmes, et elle languit d'amour pour son divin époux.

SIXIÈME AGE. Mon bien-aimé est descendu dans son jardin. Vous êtes belle, ô ma bien-aimée; vous êtes pleine d'agrèments et de beauté, comme Jérusalem, et terrible comme une armée rangée en bataille. Le bien-aimé descendra enfin dans son jardin; il y donnera enfin des marques sensibles de sa présence. Alors l'épouse reprendra tout l'éclat de sa première beauté. Elle sera belle comme l'étoile autrefois l'Église primitive formée dans Jérusalem par les apôtres; elle sera pleine de force et terrible à tous ses ennemis comme une armée rangée en bataille pour le grand jour du combat du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire, pour combattre dans toute la terre les erreurs et les scandales, comme le firent autrefois les apôtres. Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante! Quelle est celle-ci qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? C'est ainsi que successivement et par degrés, mais par degrés rapides, elle reprendra sa première force et sa première beauté; ce sera d'abord comme une aurore naissante; son éclat ensuite plus brillant que l'aurore sera comparable à l'éclat de la lune; et enfin acquérant encore un nouveau degré de gloire, elle deviendra semblable au soleil. Alors ayant acquis la plus grande beauté, elle aura aussi la plus grande force; elle sera terrible aux puissances de l'enfer comme une armée qui se dispose au combat. Mon âme m'a rempli de trouble à cause des chariots d'Aminadab. Cette frayeur précédera sa force; ces chariots d'Aminadab, qui la remplissent de trouble, représentent les forces de son ennemi qui s'avance con-

tre elle; et c'est pour résister à cet ennemi que son époux, en lui rendant sa première beauté, va la remplir d'une force comparable à celle d'une armée prête à combattre. Revenez, revenez, ô Sulamite, revenez, revenez, afin que nous vous considérions. Cette Sulamite qu'il faut rappeler, et que l'on rappelle quatre fois, peut représenter la nation juive qui, maintenant dispersée dans les quatre parties du monde, sera un jour rappelée à Jésus-Christ. Que verrez-vous dans la Sulamite? sinon des chœurs de musique dans un camp d'armée; la joie et la force: la joie que l'Esprit de Dieu répandra dans son cœur lorsqu'il lui fera reconnaître en Jésus-Christ le Messie qu'elle attend depuis si long-temps, et qu'elle a si long-temps méconnu; la force dont l'Esprit de Dieu la remplira, pour résister aux efforts de toutes les puissances de l'enfer soulevées contre elle, et armées pour sa perte. Votre taille est semblable au palmier... Je monterai sur le palmier, et j'en cueillerai les fruits. Jésus-Christ annonce à l'Église son époux que le temps approche où il va venir recueillir les fruits de justice qu'elle doit produire par sa grâce, et dont elle sera alors abondamment chargée. Je vous prendrai, dit l'épouse, et je vous conduirai dans la maison de ma mère. C'est l'Église des gentils qui parle; la nation juive est sa mère, parce que les apôtres qui étaient de cette nation ont été ses pères, car, selon l'expression de Jésus-Christ même, le salut nous est venu des Juifs. La nation juive, qui depuis Jésus-Christ a été repudiée, a toujours été l'objet de la compassion de l'Église qui n'a jamais cessé de prier pour elle. Comme le temps viendra certainement où la nation juive reconnaitra Jésus-Christ, l'Église des gentils attend avec joie ce temps heureux. Il est dit qu'elle fera entrer son époux dans la maison de sa mère, parce que ce sera en partie l'effet de ses prières et de ses vœux, lorsque cette nation, de qui elle a reçu la grâce du salut, y participera avec elle, et deviendra avec elle l'épouse de son époux. Les grandes eaux n'ont pu éteindre sa charité; et les fleuves n'auront pas la force de l'éteindre. Après la conversion des Juifs, et de cette multitude innombrable de gentils qui doivent être alors appelés ou ramenés à la foi par la prédication de l'Évangile dans toute la terre, il n'y aura plus d'autre révolution que celle qui doit terminer la durée des siècles, c'est-à-dire, la grande persécution qui doit être excitée par l'Antéchrist; et c'est alors que cette persécution, semblable à un déluge qui inondera toute la face de la terre, ne pourra néanmoins éteindre la charité dans le cœur des vrais fidèles. Toutes les violences de l'ennemi, semblables aux flots impétueux d'un fleuve qui entraîne tout, ne pourront renverser ni submerger l'édifice construit et cimenté par la charité. Voilà la force des martyrs au temps de l'Antéchrist, selon la remarque d'un interprète qui ajoute: « Il est visible que l'épouse parle de cette dernière persécution dans ce dernier chapitre, surtout dans les derniers versets, et principalement dans le dernier, en sorte qu'on peut dire que ce livre finit avec

le monde.) Voici ce dernier verset : Fuyez, ô mon bien-aimé, et soyez semblable au chevreuil et au faon des cerfs, fuyez et retirez-vous sur les montagnes des aromates. Fuyez ce monde pervers qui de toutes parts s'élève contre vous; passez au milieu de ces hommes perfides et cruels avec la rapidité du chevreuil et d'un jeune faon; quittez cette vallée de mort, et retirez-vous sur les montagnes des aromates; retirez de ce monde vos élus, introduisez-les avec vous dans la cœleste béatitude où la charité parfaite répand l'odeur des plus excellents aromates : Super montes aromatum. C'est le dernier mot de ce cantique.

Nous laissons à une main plus habile à montrer l'enchaînement et la liaison de ces différents traits, en développant sous ce point de vue toute la suite du texte.

Le père de Carrière, persuadé que ce divin cantique a été écrit pour représenter l'amour éternel du Fils de Dieu pour son Église, et pour donner quelque idée des biens infinis et des délices ineffables dont il doit combler ses élus dans toute l'éternité, a taché de faire sentir ces mystères dans les titres des sections qui partagent les chapitres. Nous admettons ici ce partage des chapitres du Cantique, afin de pouvoir conserver ces titres.

Le style du Cantique est proportionné à la nature des choses qui y sont traitées. Il est tendre, vif, animé, délicat; et à ne regarder cet écrit que comme un ouvrage humain, il a toutes les beautés dont une pièce de cette nature est capable. L'époux et l'épouse y expriment leurs sentiments par des tours figurés et énigmatiques, et par des comparaisons et des similitudes tirées des choses de la campagne. On y parle souvent de parfums, d'aromates, de fruits, de vin, de jardins, de fontaines. C'était tout ce que l'on connaissait de

plus délicieux dans le pays. Les comparaisons sont quelquefois un peu guidées et un peu fortes, mais on doit accorder quelque chose au génie des Orientaux, et à la vivacité de l'amour.

Dans le dernier siècle, Châtillon ayant traduit ce livre avec une certaine affectation de termes trop tendres, et empruntés des auteurs profanes, qui peignent des passions dangereuses, son dessin fut fort désapprouvé par tous les théologiens, même d'entre les protestants. On crut que c'était manquer de respect pour un ouvrage si sacré, et l'exposer aux railleries des impies, que d'y faire parler l'époux et l'épouse comme des personnages profanes et passionnés. Théodore de Bèze, qui avait été un des plus ardents adversaires de Châtillon, tomba lui-même quelque temps après dans le même défaut, en mettant en petits vers latins fort galants le Cantique des Cantiques. Il y faisait parler l'époux et l'épouse d'une manière si peu sérieuse, qu'il s'attira l'indignation et le mépris des honnêtes gens. Gilbert Génébrard, qui ne faisait jamais grâce à ces libertés si inconvenantes, et d'ailleurs zélé défenseur de la religion catholique, s'éleva contre cet ouvrage scandaleux de Bèze, en fit sentir tout le ridicule, en montra les fautes, le dénonça par une longue lettre qu'il en écrivit aux ministres calvinistes, opposa aux vers badins et impertinents de cet auteur, d'autres vers sérieux et élégants; et composa un savant commentaire sur cet ouvrage.

La Paraphrase chaldéenne du Cantique des Cantiques est une longue et ennuyeuse application de tout ce qui est dit aux circonstances de l'histoire des Juifs. La version grecque est assez exacte. Du Bos, dans sa nouvelle édition des Septante à Franeker en 1709, juge que la version du Cantique est de Symmaque.

JANSENI VITA.

JANSENIUS (Cornelius), Leerdamensis, apud Batavos natus anno Domini 1585, ab ipsâ prope infantia specimen memoriae atque ingenii exhibuit. Nam Ultrajecti in dans operam artibus, quibus erudiri atque informari ad humanitatem puerilis aetas solet, ceteros longo post se reliquens intervallo, ad summa quaque properabat; missusque inde Lovanium ad gymnasium, disciplinis philosophicis ita feliciter incubuit, ut studii biennialis decurso stadio, ceteris commilitonibus, in academico quatuor pedagogiorum concursu, ingenii palmam ac prerogativam loci facile præripuerit. Pari felicitate palaestrae deinde theologicæ nomen dedit. Hinc visenda Galliae cupiditate incessit, ingenii amplius excolendi, et Lutetiae Parisiorum alisque Galliae academicis annos duodecim versatus fuit. Factum deinde est, ut Lovanium velut postliminio reversus, sæpius de gravissimis fori interioris questionibus à mediâ Galliâ consuleretur. Hic enim supremo in theologiâ magistris titulo anno 1617 donatus, professorque ordinarius, institutus est. Anno 1650 ad

sacrarum litterarum professionem regis auspiciis promotus fuit, annoque post quinto, ad cathedram Ypresensem nominatus, annum tunc agens primum supra quinquagesimum. Verùm vix anno cum dimidio in eâ dignitate exacto, præstul peste consumptus extinguitur. Vir certè fuit morum disciplina, comitate atque affabilitate conspicuus; qui nullum sibi labi aut perire tempus patere, quo non, aut legeret, aut notaret, aut disceret aliquid, ut summum quinas aut quaternas, sæpè etiam pauciores horas somno indulgere solitus. Unum ferè è sanctis Patribus vita: suæ ducem, studiorumque magistrum delegerat Augustinum; cujus operibus omnibus se fecerat, libris verò de Gratâ divinâ et libero Arbitrio plus quàm tricies, ut fama est, à capite ad calcem studuerat. Istud verò peritæ S. doctoris studium, miserandum prostris in Jansenio extitit; et hic quidem locus esset famosi ipsius operis historiam texendi, quantumque luctus inde in Ecclesiam emergerit, edisserendi. Hæc verò cum longius nos abstraherent, ac omnibus certè nota sunt, ibi tacuimus,

in alium locum et tempus reservantes, quando scilicet *Completus Historia Cursus* pro intento dabimus (1). Illud tantum nunc animadvertere liceat, quod si Jansenius ex sua doctrina tot et tam legendas, tam factas tamque diuturno tempore spargendas calamitates potuisset vividè prænosceret, librum profectò summè flammis tradidisset. Hanc igitur propter ejus mentem à malo alien-

(1) Quæ ad Jansenium necnon ad ipsius causam attinent evoluntur in parte historici tractatò de Gratia, vol. 6 *Cursus completi Theologiae*, dissertatione XI, quæ tota est de Jansenianis erroribus, ubi more historicè expenditur Jansenii liber cui titulus: *Augustinus*.

CORNELII A LAPIDE IN LIBRUM SAPIENTIÆ Prolegomenon.

Tria hic de more præmittenda sunt: primum, de auctoritate libri; secundum, de auctore; tertium, de argumento.

Queritur ergo primò, an Sapiaentia sit liber canonicus S. Scripturæ? Negant Judæi et heretici, imò nonnulli Catholici, ut Lyranus et Cajetanus: Judæi, quia in hoc libro, c. 2, 20, prædicatur mors Christi, illi in cruce infligenda ab impijs Judæis; heretici, quia, dum liber hic commendat casitatem, opera bona, martyria, merita et præmia, contrariis eorum heresibus adversatur; unde cum rejicit Kemnitius in Examine concilii Tridentini, sess. 4; imò Calvinus, libro 1 Institut. c. 11, § 8, scribit se in libro Sapiaentie invenisse mendaciam, scilicet de inventore idolatriæ, qui cap. 14, 15, dicitur fuisse pater lugens filium sibi morte ereptum; que Calvinò scriptura indigna est Bibliis, dignaque favillis; sed de hoc fusiùs agendum cap. 14.

Verùm respondeo et dico: De fide est librum Sapiaentie esse canonicum Scripturam. Patet, quia ita definitur concil. Florent. in unione Armen. et Trid. sess. 4, Carthag. III, cap. 47, Toletan. XI, in Profess. fidei, Sardicensi apud Theodor. lib. 2 Histor. cap. 8, Tiburicensi c. 54, Pistense c. 1, Nicænum II, act. 4.

Hinc Christus et Apostoli ex libro Sapiaentie testimonia, aequè ac ex alijs libris canonicis nutant sunt. Nam ex Sap. 5, vers. 7, *fulgebunt justi*, citat Christus illud Matth. 15, vers. 45: *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum*. Rursùm Matth. c. 27, vers. 45, refert id quod habetur Sap. 2, vers. 15: *Filius Dei se nominat*; et vers. 18: *Si enim est verus filius Dei, suscipiet illum, et liberabit de manibus contrariorum*. Paulus quoque ad Rom. c. 14, 54, profert illud Sap. 9, 15: *Quis enim hominum poterit scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Deus?* Et ad

nam, evenit, ut cum tot fecerit hæreticos, ipse ab hæresis labe immunis remanserit, unde nos illa ratione incitati, attentoque potissimum auctoris ingenio, de quo nullum certè dubium moveri potest, ejus nunc Commentarium in Sapiaentia librum lectoribus exhibemus, appellatis etiam ceteris ipsius operibus. Scripsit porrò: 1º *Commentaria in Evangelia*, in-4º, in *Pentateuchum*, in-4º, in *Proverbia et Ecclesiasten*, Lovanii 1644 in-fol.; 2º *Epistolas ad abbatem Sancti-Cyprani*, ab ann. 1617 ad 1655, ibid. 1654 in-8º; 3º nimis famosum opus hoc titulo inscriptum: *Augustinus*, Lovanii 1640, Rothomagi verò 1652 in-fol.

Ephes. 6, 15 et 17, deponit id quod habetur Sap. 5, 18 et 19: *Accipiet armaturam setus illius, et indinet pro thorace justitiam, et accipiet pro galeæ judicium certum, sumet scutum inexpugnabile æquitatem*. Idem Thebr. c. 1, vers. 7 et 11 et alibi alludit ad dicta Sapiaentia: c. 4, 6, 7 et 9.

Idem faciunt Patres Græci et Latini, qui Sapiaentiam citant ut divinam Scripturam, imò ut librum Salomonis. Loca eorum citabo quæst. 2: nunc sufficiat unius S. Aug. sententia, qui lib. 2 de Prædest. sanctorum c. 14, et lib. 2 de Symbolo, ita scribit: «Non debuit repudiari sententia libri Sapiaentia, qui meruit in Ecclesia Christi de gradu lectorum Ecclesiæ Christi tam longè annositate recitari, et ab omnibus christianis episcopis usque ad extremos laicos fideles, penitentes catechumens, cum veneratione divinæ auctoritatis audiri.»

Quare vana est Cajetani exceptio, dicentis librum Sapiaentia à Patribus vocari canonicum, id est, regularem, quia valet ad ædificationem fidei, at non ad stabilendam fidei dogmata: ad utrumque enim valet divina Scriptura, qualem aiunt esse Patres librum Sapiaentia. Vide Melchiorum Canum, lib. 2 de Locis, c. 11.

Porrò S. Athanas. in Synopsi, S. Epiphani. lib. 6 de Ponderib. et Mensuris, S. Hieron. in Prologo galat. et epist. 115, et in c. 8 et 11 Zachariae, et Damasc. 4 de Fide, c. 18, asserunt Sapiaentiam non esse in canone Hebræorum, et suo tempore necdum ab Ecclesia receptam ut librum canonicum; legendum tamen in Ecclesia ad ædificationem plebis. Quare liber hic non est protocononicus, id est, primæ classis S. Scripturæ, quales sunt illi de quorum fide nunquam est dubitatum; sed deuterocononicus, id est, secundæ classis, quales sunt illi, de quorum fide dubitatum fuit aliquando, ac postmodum tota Ecclesia, re examinata,

eos in canonem admisit. Audi S. Aug. lib. 2 de Doctr. christ. c. 8: «Illi duo libri, unus, qui Sapiaentia, et cælius, qui Ecclesiasten inscribitur, quoniam in auctoritatem recipi meruerunt, inter prophetas numerandi sunt.» Et lib. de Prædest. Sanctorum, c. 14: «Sed qui sententiis tractatorum, aut instrui volunt, oportet ut istum librum Sapiaentia, ubi legitur: *Baptus est, ne multitia immutaret cor ejus*, omnibus tractatoribus anteponant; quem sibi anteposuerunt, etiam temporibus proximis Apostolorum egregij tractatores, qui eum testem adhibentes, nihil se adhibere, nisi divinum testimonium crederentur.» Addit S. Isidor. lib. 1 Offic. c. 12, quem sequitur noster Lorinus, olim librum hunc Hebræicè extitisse, fuisseque in canone Hebræorum, sed à posterioribus Judæis christicidibus abrasum ex eo, et abolitum, legique vetitum, eò quòd nimis aperta de Christo, ac Judæorum contra Christum insidijs et machinationibus oracula contineret. Vide Bellarm. lib. 1 de Verbo Dei, c. 45; Sixtum Senensium lib. 8 Biblioth., hæresi 9; Judocum Coccium in Thesaurò catholico, in Sapiaentia, et Gonzalvum Cervantes, proemio in Sapiaentiam.

Denique Joannes Picius Mirand. Præfat. in Heptapl. asserit ab Hebræis legi librum Sapiaentia, à Salomone rege ex medulla Mosæicæ legis Hebræicè conscriptum; sed alterum et diversum ab hoc nostro, cujus quoque meminist Theophilus Antiocheus, lib. 5 ad Autolycum (1).

(1) Una Dissertation sur la divinité du livre de la Sagesse, se trouve écrite en latin dans le cinquième tome des Observations choisies imprimées à Hall. On y voit ce que la force de la vérité a tiré de la bouche d'un protestant luthérien, contre les sentiments de ceux de sa secte, en faveur du livre de la Sagesse.

Cui cròit que ce livre est l'ouvrage de Salomon même, et qu'il a d'abord été écrit en chaldaique. Il appuie cette dernière conjecture de l'autorité de Blajemonide. On lui objecte que le style s'écrit de la simplicité noble des autres livres de l'Écriture, et qu'il sent plutôt le déclamateur, que le roi ou le prophète; qu'on y reconnoit les idées des philosophes grecs postérieurs à Salomon. Notre judicieux critique n'en trouve pas le style plus élevé que celui du livre de Job et de plusieurs psaumes: et si l'on suppose, comme on le peut faire avec assez de vraisemblance, que l'ouvrage dont il s'agit a d'abord été écrit en vers, l'objection s'évanouit. Pour les sentiments des philosophes grecs que certains savants y reconnoissent, l'auteur de la dissertation leur conseille de s'accorder entre eux, s'ils veulent prouver quelque chose. Tandis que l'un y apercevra le platonisme; l'autre la doctrine d'Aristote; un autre les principes des stoïciens; un autre les dogmes d'Épicure; un autre enfin les visions de Pythagore; on les opposera les uns aux autres, et les sens sensés concluront que les principes d'aucune de ces sectes ne sont clairement exprimés dans le livre dont il s'agit, et qu'une légère ressemblance de la doctrine qu'il contient, avec des opinions que des philosophes grecs n'ont pas inventées, est un faible argument pour ôter cet ouvrage à Salomon.

De ces objections générales, notre sincère et savant critique descend aux objections particulières de quelques protestants distingués. Turrein, plus clairvoyant ou plus emporté que les autres, s'imagine voir des allusions aux combats des athlètes dans le chap. 4, v. 2. Ce n'est pas tout: il accuse de faux ce qu'on lit de l'origine de l'idolâtrie dans le chap. 4. L'allusion aux combats des athlètes n'est rien moins qu'évidente,

Queritur secundò quis sit auctor libri Sapiaentia? Prima sententia est multorum qui consent auctorem esse Salomoneam, imò nonnulli putant id esse quasi de fide. Ita noster Christoph. à Castro hic, et Sixtus Senensis lib. 8 Biblioth., hæresi 9; Regerius lib. de Libris canon. c. 24, ac fusiùs Gonzalvus Cervantes, q. 1 Prolog. in Sapiaentiam, qui censet Sapiaentiam Hebræicè extitisse tempore septuaginta Interpretum, et ab eis in Græcum, aequè ac cæteros S. Scripturæ libros, esse traductam.

Probat primò, quia hic liber Græcis Biblijs inscribitur, *Sapiaentia Salomonis*.

Secundò, quia multi Patres cum tribunt Salomoni, vocantque Sapiaentiam Salomonis, ut Tertull. lib. de Præscript. c. 7, Cyprian. lib. 3 Testim. c. 51, 52, 53 et 59; S. Ambr. lib. de Paradiso, c. 7; S. Hilari. in Psal. 127; Clemens Alex. lib. 6 Strom. post med.; Origen. 1 Periech. c. 2; Basil. lib. 5 contra Eanom. c. penult.; Nazianz. orat. 49; S. Athanas. in Synopsi sacræ Script.; S. Isidorus lib. de Officijs Eccl. c. 12; quin et concilium Carthag. III, Innocent. I. epist. 5; Evaristus, epist. 1, Felix I, epist. 5; Lactant. lib. 4, c. 16; Epiphani. hæresi 76; Damascen. lib. 4 de Fide, cap. 18; Melito Asianus apud Euseb. lib. 4 Histor. c. 25 vel 26, ubi quinq; Salomonis numerat libros, scilicet Proverbia, Sapiaentiam (Græcè *ἡ σοφία*, perperam aliqui legunt, *ἡ σοφία* est, *sapientia*, quasi Proverbia alio nomine vocè Sapiaentiam), Ecclesiasten, Canticum et Ecclesiasticum. Hinc Euseb. lib. 4 Hist. c. 22: «Hegesippus, inquit, et Irenæus, et cœnis antiquorum chorus, librum qui aditatur Sapiaentia, Salomonis esse dixerunt, sicut et Proverbia;» sic enim Eusebii verba ex Græco in Latînum tradidit Rufinus.

Tertiò, quia ejus auctor libri, cap. 9, 7, vocat se regem et ædificatorem templi, qui alius esse nequit elle parat plus clairement marqué. *Izal. c. 2, 5. Psal. 21, 5.* Pour ce qui regarde l'origine de l'idolâtrie, que l'auteur de la Sagesse attribue à la douleur d'un père qui fit adorer son fils pour se consoler de sa mort, il est vrai que plusieurs auteurs prétendent, au contraire, que le premier idolâtre a été Nimis, qui fit adorer Belus, son père. Mais à ne regarder même le livre dont nous parlons, que comme un livre profane, son autorité est préférable. Il a été écrit dans un temps et dans des lieux plus proches de la source de l'idolâtrie. Pailheux Diophane de Laocédémone et Fulgence Placide parlent du commencement des idées comme ce livre sacré.

L'objection de Limborch, théologien remontrant, roule sur une supposition fautive: il a cru que l'auteur sacré desai que de son temps les Israélites étoient opprimés, ce qui ne conviendrait pas au temps de Salomon. Il dit seulement que les amis de Dieu sont toujours persécutés par les impies. Van-dale, inévidente de profession, rejette ce livre avec hauteur. Le chap. 17 lui déplait parce qu'il y est parlé des spectres qui appaurent aux Égyptiens pendant les ténèbres que Dieu répandit sur ce royaume: mais est-il impossible qu'il en ait apparu? et l'opposition d'un livre à nos sentiments suffit-elle pour le rejeter? L'auteur de la dissertation conclut que si de faibles objections ne doivent pas nous empêcher de respecter la parole de Dieu dans le livre de la Sagesse.

(Article extrait de la Bibliothèque sacrée de Calmet.)